

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Pierrette Boivin,
Valérie Forgues, Patrick Guay, Yves Laberge, David Laporte, David Lonergan
and Michel Pleau

Number 162, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bernard, M., Boivin, P., Forgues, V., Guay, P.,
Laberge, Y., Laporte, D., Lonergan, D. & Pleau, M. (2021). Review of [Fiction].
Nuit blanche, magazine littéraire, (162), 40–47.

Etgar Keret

INCIDENT AU FOND DE LA GALAXIE

Trad. de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech
L'Olivier, Paris, 2020, 234 p. ; 34,95 \$

« L'explosion est la meilleure métaphore que je puisse donner en ce qui concerne ma façon d'écrire », confiait le nouvelliste israélien à Gaëtan Brulotte à l'occasion d'un entretien qu'il lui accordait pour la revue XYZ en 2018.



L'auteur d'*Un homme sans tête*, *Crise d'asthme* et *Au pays des mensonges* vient de faire paraître un nouveau recueil qui confirme, si besoin était, le côté explosif de son écriture, autant pour les thèmes abordés que pour la façon dont il les traite.

Etgar Keret aime jouer sur la fragilité des frontières, comme l'illustre la nouvelle d'ouverture, « L'avant-dernière fois qu'on m'a tiré d'un canon », qui se déploie sur plusieurs

registres : réaliste, fantastique et surréaliste. La nouvelle s'ouvre au moment où le narrateur est largué par sa femme. Chargé du nettoyage des cages à lions pour un cirque roumain, celui-ci se voit offrir de remplacer l'homme-canon, retrouvé complètement saoul dans sa roulotte, et ne pouvant ainsi plus faire office de projectile. Sa vie venant soudainement de s'effondrer, le narrateur accepte de s'élancer dans le vide. L'intérêt de la nouvelle repose, outre la chute, sur l'allégorie mise en scène par Keret pour représenter la condition de vie de son personnage, son passage à vide, son largage. La plupart du temps, les personnages de Keret s'apparentent davantage à des anti-héros qui évoluent dans un contexte où la glorification de la patrie est inattaquable, ce qui a valu à l'auteur une réputation d'enfant terrible de la fiction juive. Ce qu'illustre avec ironie une nouvelle dans le présent recueil qui prend la forme d'un échange de courriels intercalé entre plusieurs textes. Un homme écrit au directeur d'un planétarium voué à mieux faire connaître l'astronomie aux groupes scolaires et autres visiteurs afin de s'enquérir s'il peut, comme indiqué sur le site Internet, y amener le lendemain sa mère, qui ne se déplace qu'en fauteuil roulant. Le jour qui suit s'avère toutefois être le jour de la Shoah, et la salle qu'il souhaite lui faire découvrir, ici nommée « Escape room » (*Incident au fond de la galaxie*), sera fermée pour les célébrations. S'ensuit un échange de courriels d'une politesse et d'une absurdité telles qu'on comprend que Keret ne se soit pas fait que des amis en Israël. Le caractère schizophrénique d'une société repliée sur elle-même y est dépeint avec une ironie mordante. Les chroniques de l'auteur, regroupées sous

le titre de *Sept années de bonheur*, étaient des plus éclairantes à ce propos.

Keret ne fait pas que manier l'ironie avec brio comme le démontrent les 22 nouvelles du recueil. Certains textes nous chamboulent complètement sans jamais nous faire la leçon. La deuxième nouvelle du recueil en est un bel exemple. Un père se rend au parc avec son fils lorsqu'il aperçoit, perché sur le toit d'une maison de quatre étages, un homme qui se tient debout sur la balustrade. L'enfant croit qu'il va sauter, comme un héros de bande dessinée, et s'envoler au-dessus de leurs têtes. Il s'arrête et retient son père dans l'attente de cet envol inespéré. Le père fait évidemment une tout autre lecture et, déployant maints efforts pour éviter à son fils un traumatisme, il cherche à sauver la vie de l'homme niché sur le toit. C'est dans de telles situations que Keret excelle à nous tenir en haleine, tout en parvenant à nous surprendre au-delà même de la chute, pourrait-on dire. Sa force repose à la fois sur la voix qu'il réussit à insuffler à ses personnages et sur les situations parfois abracadabrantes dans lesquelles il les plonge, avant d'offrir le même plongeon à ses lecteurs. Un auteur à découvrir, si ce n'est déjà fait.

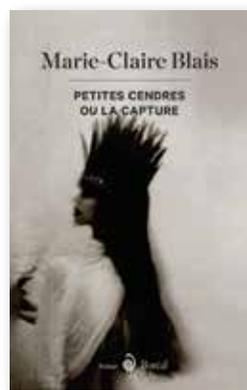
Jean-Paul Beaumier

Marie-Claire Blais

PETITES CENDRES OU LA CAPTURE

Boréal, Montréal, 2020, 209 p. ; 24,95 \$

L'auteure a bouclé *Soifs* en 2018, une œuvre imposante entreprise en 1995. *Petites Cendres ou la capture* reprend un personnage que ses lecteurs connaissent et poursuit indirectement le cycle romanesque.



Qu'est-ce que cette forme narrative dont la particularité saute immédiatement aux yeux ? Un bloc homogène de texte où la ponctuation forte est à peu près absente. Une narration où l'on passe d'un discours intérieur à un autre et à un autre encore, de celui du héros éponyme à celui d'un policier en passant par celui d'un jeune obèse, comme ça, douze ou quinze voix entremêlées arrivent et repartent sans s'annoncer. Cette forme pas tout à fait inédite reste assez peu usuelle.

Petites Cendres présente un noyau dur sur lequel se greffe au fil des pages une arborescence de la situation initiale entre Grégoire, l'itinérant noir qui s'en prend verbalement à un policier blanc, et *Petites Cendres* lui-même, le travesti témoin de la scène, hésitant à intervenir. S'ensuit une série de discours

intérieurs qui proposent chacun sa vision spécifique de ce que sont les États-Unis et des liens qui unissent ces gens de toutes origines sociales. Il faut se représenter l'intrigue se ramifiant, se développant autour de cette souche (Petites Cendres, Grégoire et le policier blanc). Les pensées et propos de tout un chacun, syntaxiquement enchevêtrés, exigent une attention soutenue, comme chez Foster Wallace ou chez Proust, pour des raisons différentes, voisines. Qui parle et de qui parle-t-on ? On s'y habitue, on finit par les reconnaître, ces voix, même si elles n'ont pas de couleurs propres (pas qui m'aient sauté aux yeux en tout cas). Distribués aléatoirement sur une ligne du temps fragilisée, les incidents, les personnages, les lieux et les épisodes surgissent pêle-mêle, semble-t-il, même s'il est certain que Blais a tout construit. Assez peu habitué à une telle construction, le lecteur lambda balancera entre une impression de facilité ou de laisser-aller, ou pire, il estimera que cette difficulté de lecture aurait pu lui être épargnée : pourquoi lui compliquer autant la vie, pourquoi ébranler le plaisir d'une lecture standardisée ? Toute la question est là.

Ainsi, au fil des pages, tout au long de ce récit sans coupures, on revisite un épisode ou un fait central de la sombre histoire des États-Unis, celle qui nous saute au visage jour après jour et dont les États-Uniens ne sont pas particulièrement fiers, une histoire qui pourtant les caractérise autant que leur fameux rêve bidon ou le Coke ou Hollywood : l'esclavage et ses suites contemporaines, la situation présente des Noirs, le racisme et la violence quotidienne qu'ils entraînent, cette violence qui frappe également l'homme blanc, quand le bon vieux wasp la tourne contre lui-même et les siens, comme dans cette évocation du meurtre de sa famille et du suicide d'un ingénieur. Le viol (« ils la violaient tour à tour, et qui sait s'ils n'allaient pas la noyer »), l'obésité (« ils persécuteraient Mark en l'appelant le gros, l'obscène »), l'identité sexuelle (Philli et Lou veulent changer de sexe avant de se marier), la mort du désir sexuel chez un vieux couple (Ève-Marie et Édouard), l'omniprésence des armes à feu (« les aurais-je envoyés dans une école armée, un lycée sachant se défendre au fusil, au revolver, enrichissant toujours les vendeurs d'armes »), le portrait n'est pas reluisant.

S'il est vrai que sa forme exprime l'essentiel d'une œuvre littéraire, alors qu'est-ce que *Petites Cendres* cherche à faire comprendre ou à exprimer ? Question de point de vue, de ce que cherchent tel lecteur, et tel autre, et tel autre : le plaisir, la connaissance ou une réponse à une question plus ou moins précise, sociale, morale ou esthétique. *Petites Cendres* navigue dans tout ça. L'ouvrage dit la confusion des voix et des points de vue d'une société bigarrée, il dit sa violence omniprésente, valorisée, il dit la perte de repères d'un peuple en pleine déroute, il dit la bonté chez quelques-uns, une bonté parfois méfiante. Le roman le dit sans pleinement nous le montrer. L'effet de choc en est amoindri.

À propos du *Jeune homme sans avenir*, dans un compte rendu pourtant sympathique au roman (*Nuit blanche*, n° 129), Andrée Ferretti se posait cette question : « D'où vient que je ne

me suis pas attachée à ses personnages ? » Pour moi, la réponse est claire : Blais dit plus qu'elle ne montre, son récit évoque les situations sans nous y faire pleinement participer. C'est un choix. Les conséquences suivent. Quand le lecteur n'est pas ou ne se sent pas dans le cœur de l'action, il lui est plus dur de se sentir impliqué. Dans *Petites Cendres ou la capture* (l'arrestation éventuelle de Grégoire), la plupart des événements nous paraissent pensés, revus et médiatisés par les uns et les autres. Ou ils le sont effectivement. Ils prennent de la distance.

Ce que Blais me montre surtout, à moi, à travers cette forme, c'est la question de l'intérêt et de la signification de l'acte de lire autant que du contenu de ce qu'on lit. Et c'est aussi, au bout du compte, le problème du sens, celui que nous tirons de notre expérience personnelle et de celles de ces personnages de papier.

Patrick Guay

Kristina Gauthier-Landry

ET ARRIVÉES AU BOUT NOUS PRENDRONS RACINE

La Peuplade, Saguenay, 2020, 114 p. ; 19,95 \$

Une traversée en Basse-Côte-Nord, envahie d'attachement, d'empathie et de détermination, qui dit le large, l'absence des pères, la folie des mères qui « ont épousé / l'horizon », le retour à soi.



Pour devenir solide et s'enraciner, pour prendre possession de ce qui nous a construit, il faut se délester, partir et parfois, rentrer à la maison. Le premier livre de Kristina Gauthier-Landry trace cette route. Il s'ouvre sur « Je te cherche comme le fleuve », suite qui fait que le portrait de la vie et du village, à travers un regard d'enfant, est aussi beau qu'inquiétant : « [L]e long de la ligne jaune / l'ennui se resserre / les aulnes sont des œillères il n'existe / aucun autre chemin ».

Cette route que je sens sinueuse, bordée de nostalgie, mais aussi d'agitation, la poète l'empruntera, impérativement. Je lis ces premiers poèmes avec au cœur une sensation d'éloignement, l'impression de m'enfoncer dans ces territoires vastes de bord de mer. L'ombre des hommes sur leurs bateaux est omniprésente et face à elle, la narratrice oscille entre amour, admiration, manque. Lentement se dessinent un paysage intérieur et des « villages entiers construits / sur tout ce dont on ne parle pas ».

Sous un ciel lisse, sous le doux et le scintillant, pointent la peur, l'ennui, le temps long, « une fin d'été revole / un tison / troue ma botte ». Une colère sourde, venue de loin, émerge. ►

Il y a les départs, la route, la rage. Plane sur la fin de l'enfance une odeur d'alcool, d'homme en état d'ébriété, de violence contenue. La poète pressent la foudre qui gronde en elle, reste sur ses gardes : « J'avance prudemment dans ma colère / la mémoire brandie / comme un bâton ».

Le vernis craque, sous la forme d'un réveillon de Noël trop arrosé qui vire mal. L'attachement et l'amour frôlent la haine. L'émotion semble difficile à étreindre, la poète serait tentée de lui tourner le dos : « [J]'aimerais mieux partir / que t'haïr encore ». Parce que le mal-être des uns lentement contamine les autres, il faut ouvrir les valves, libérer la parole : « [J]'enlève un à un les éclats / dans nos gorges / ça nous fera au moins un début de feu / pour souper ». Cette libération passe par un aveu de tristesse, à laquelle la poète ne cédera pas : « [R]efuser la tristesse en bloc / lego / sous le pied ».

Dans « La constance des heures », quatrième suite du livre, on fait un retour en arrière. Les textes s'adressent à une femme vieillissante qui se berce devant le châssis, qui s'ennuie. Le ton est chaleureux, la poésie enveloppe cette grand-mère qui porte une mémoire pesante. La poète travaille à se nouer à cette femme, se rattache à elle pour former un NOUS ample. La mémoire circule de l'une à l'autre, le temps fait des boucles : « [L]'horloge se trompe / de bord / l'aiguille des minutes remonte / à l'origine / ce moment où tu ne portais rien / ni jupe / ni peine / ni rien ». Il vient renforcer l'appartenance, le lien entre les femmes et leur lieu d'origine : « [B]ientôt la marée monte / entre nous / le rêve impossible / de rentrer à pied ». Toutes partagent le désir de revenir à la maison et, même si cela risque d'être épineux, elles n'ont pas peur.

« Et arrivées au bout nous prendrons racine », qui donne son titre au livre, est une suite marquée du sceau d'une grande force, d'un sentiment de puissance, où la poète, le NOUS, tracent leur propre route, en confiance, et avancent sur des eaux calmes autant que dans la brume, avec courage et grandeur : « [J]e t'ai trouvée à genoux / de la terre partout autour du soleil / barbouillait ton visage / d'éclaircies / il nous faudra devenir / navigatrices ».

Un passage en italique amorce chaque partie du livre, comme une voix ultérieure aux événements qui aurait pris un certain recul et intériorisé le chemin parcouru. La voix de Kristina Gauthier-Landry est gorgée de caractère, de ce qui fait scintiller l'enfance, d'émerveillement devant de toutes petites choses, mais aussi de rage. La poète possède la capacité de dire le troublant, le contradictoire et l'émouvant de manière dépouillée, ce qui en décuple la portée. Elle offre des collections de lieux, de bonheurs possibles ou de choses qui lui glissent entre les doigts, et en fait jaillir sens, profondeur, incarnation, avec un extraordinaire pouvoir d'évocation. Se déroulent sous mes yeux comme dans un vieux film sur bobine, la vigueur et l'importance de ce voyage, de l'enfance à l'âge adulte, de l'enracinement à la fuite, jusqu'au retour à la terre natale.

Valérie Forgues

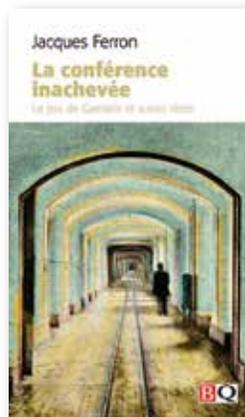
Jacques Ferron

LA CONFÉRENCE INACHEVÉE

LE PAS DE GAMELIN ET AUTRES RÉCITS

Bibliothèque québécoise, Montréal, 2020, 301 p. ; 13,95 \$

Testament littéraire d'un de nos plus rares écrivains, voici quelques histoires pour les fins et pour les fous.



Jacques Ferron avait lui-même réuni la dizaine de récits réédités ici, dont certains sont déjà parus en revue, des contes d'adieu qui allaient être publiés quelques mois après son décès en 1985.

Fortement autobiographique, « Le pas de Gamelin » nous plante d'entrée de jeu à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu, où Ferron a travaillé comme omnipraticien en 1970 et 1971, « haut lieu de la folie » individuelle et collective, symbole de ce pays, le nôtre,

longtemps et encore dédoublé. C'est là que nous convie le docteur Ferron, en cet Olympe « où les médecins se croyaient redevenus les demi-dieux qu'ils avaient été à l'origine », et où nous croiserons une double aliénation : politique et mentale, celle-ci ayant pour prénom Mariette, Pierrette et Hélène, ou encore Louise, « hébétée par les neuroleptiques, baveuse, allongée par terre », et celle-là se parant des nobles noms de psychiatrie, administration et bureaucratie. Troublant témoignage sur la grandeur et le mystère de la folie, « Le pas de Gamelin » couvre presque la moitié du recueil. « Adacanabran » (eh oui) pousse un degré plus loin cette exploration, à sa façon : ce conte met en scène le docteur Legris, double de l'auteur, qui conte sa propre fêlure et de quelle manière il prépare « un grand livre sur la folie, *Le pas de Gamelin* ».

Ferron exige un lecteur disponible et bien disposé : la légèreté apparente, l'humour de certains récits, la gaieté qui se dégage d'eux n'excluent jamais la richesse thématique et les interprétations qui s'ouvrent les unes sur les autres. Son écriture est poétique sans lyrisme, intelligente, cynique, pleine d'une tendresse sèche pour les déclassés et d'ironie envers les médecins et les prêtres. Dans chacun des récits, Ferron a sa manière bien propre de se bâtir une mythologie plus personnelle que locale ou universelle, faite de rumeurs et de légendes, encore que cette mythologie emprunte constamment à son propre parcours, à l'histoire du Québec, de la plus anecdotique à la plus large, et à la tradition du conte de village.

Un Ferron inactuel rejoint notre actualité. La médecine y goûte et je me ferai plaisir en citant ce passage qui en dit long sur une déconcertante facette de notre société, celle-là même

qui nous saute en plein visage depuis (au moins) le printemps de 2020 : « [L]a santé, jusque-là le meilleur moyen de vivre, en devint l'unique fin, le bien suprême, le salut. [...] La médecine devint religion d'État. Son culte, engloutissant la fortune publique, fut mis à la portée de tous. J'y perdais mon humble savoir-faire, décidément peu ecclésiastique. D'ailleurs, il ne s'agissait plus de guérir, mais de prévenir la maladie, de médicaliser la santé qui, cessant d'être une ingénue confiance en soi, une euphorie, un plaisir, devint une hypocondrie généralisée, une mise en accusation perpétuelle. Il fallait rendre compte qu'on n'était pas malade devant la sainte inquisition ».

« Le pas de Gamelin » et la majorité des récits du recueil valent très largement le détour ; un seul conte, « Le glas de la Quasimodo », m'a légèrement perdu. Si le Québec accordait à ses écrivains la moindre importance (je ne parle pas de Ricardo et de livres de recettes), comme celle qu'il accorde, par exemple, aux hockeyeurs et aux vedettes instantanées, Ferron serait un de nos monstres sacrés.

Patrick Guay

Rosalie Lessard LES ÎLES PHÉNIX

Le Noroît, Montréal, 2020, 137 p. ; 20 \$

C'est un livre rouge, brûlant comme des braises que je tiens. À travers une lignée de la douleur et de la renaissance, l'autrice met le feu aux pages. C'est un livre féministe, un livre de courage, de colère et d'amour que je garde farouchement entre mes mains.



Entrée en matière saisissante, le premier poème du livre, intitulé « Moi aussi », frappe fort : « Je porte mon corps / comme une robe brûlée. / Pas un coin d'ombre / où je ne l'ai enfoui ». Le texte se termine sur une prédiction qui annonce la suite : « Ma colère aura trois dragons. / Entremêlées, nos voix claqueront au vent ».

L'enchevêtrement commence avec la figure de la mère, premier phénix de la fresque dépeinte par la poète. Habitée

par l'angoisse, elle « a disparu / dans sa chambre. / Trois ans plus tard, / elle en ressortait / plus frêle que moi, / à la façon d'une phalène / qui a traversé bien des chandelles ». Tout ce que la mère a enfoui : l'enfance bousculée, la main baladeuse d'un oncle, le décès accidentel d'une sœur, tout ce dont elle aimerait protéger sa fille, jaillit et dévore. Une fois revenue vers l'extérieur, c'est à travers des lettres qu'elle se raconte à sa fille, retraçant certains pans de sa vie, de celle de sa propre mère,

grand-mère de l'autrice. J'ai la sensation que Rosalie Lessard fait de même à travers ce projet : retracer les contours de sa vie à travers celles des autres, les creuser, les rattacher.

« J'imagine ma préhistoire / comme un fleuve gelé / sur lequel nous avançons, / elle et moi, / en guettant le moindre indice / que les glaces pourraient céder. » C'est d'abord mère et fille qui avancent sur un sol qui pourrait craquer, mais c'est bientôt une foule de personnages, réels ou imaginaires, qui sont invités par la poète, qui cheminent ensemble.

Dans une adresse au photographe Sebastião Salgado, Lessard confesse : « D'écrire ceci, qui nous place / en quelque sorte côte à côte / ne va pas, je sais. / Mais comment te raconter / sans parler de la façon / dont je t'ai rencontré / en moi ? », consciente de ce qui les éloigne tous les deux, mais surtout, de ce qui les relie.

Très vite, ce sont Vera Jarach, grand-mère de la Place de Mai, qui raconte sa fille torturée et tuée, le visage d'Ariel Kouakou, disparu près de chez lui, à Montréal, Sylvia Plath, rescapée le temps d'un poème, par le miracle d'une machine à remonter le temps, et plusieurs autres, qui traversent le livre. Une chaîne de femmes, d'hommes et d'animaux noués les uns aux autres par l'adversité, mais surtout par leurs tentatives acharnées d'émerger, de surpasser leurs traumas.

La poésie jaillit aussi d'œuvres cinématographiques ou littéraires issues de la culture populaire, que ce soit de la série *Alien*, de *Lord of the Rings*, de *Hunger Games*, de *Game of Thrones* ou de *Harry Potter*. Le poème « Alien 7 : le huitième passager », retentit tragiquement, magnifiquement en moi, à qui la lieutenant première classe incarnée par Sigourney Weaver au cinéma inspire force et dépassement de soi.

Si la peur reste en flottement au-dessus de nous, il y a l'après. Et après *l'après*, où la souffrance est surpassée, où l'on peut réussir à vivre avec, l'utiliser pour continuer d'exister. Transparent des poèmes la volonté de vivre, de croire qu'après viendra. Lessard offre des lettres, provoque des rencontres imaginaires, dialogue avec celles et ceux en qui elle semble avoir trouvé écho à ses propres déchirures. Elle frôle l'irréparable, s'y colle, rentre dedans de plein fouet. Pourtant, je sens une énergie sous-jacente à la fracture ; elle parcourt la poésie de Lessard, recoud la vie.

Les liens entre les êtres convoqués par Rosalie Lessard sont solidement attachés. Émane de cette filiation un sens profond. Je parcours le livre avec l'envie de relire Plath, de revoir Ellen Ripley lutter pour sa vie ; je le dépose, le temps de faire des recherches, de rencontrer, en images, celles et ceux qui peuplent ces pages.

La voix de la poète est portée par une vivacité, une intelligence et une curiosité évidentes. Elle secoue et rassure. Ouvrage immense où se déroule un fil tendu fermement entre des êtres blessés et revenus chez les vivants, livre vaste qui étreint largement la vulnérabilité, les épreuves qui nous façonnent, les zones où, mystérieusement, le courage se niche et donne la force de se relever, *Les îles Phoenix* émeut, enveloppe et

fascine. Dans un entretien accordé à *Bible urbaine* peu de temps après la sortie de son livre, Rosalie Lessard affirmait : « C'est un recueil dur, mais qui, j'espère, laisse poindre la lumière ». Beaucoup plus que de la lumière, c'est une pulsion de vie féroce qui fuse de ce livre et que l'on garde en soi longtemps après en avoir refermé la couverture.

Valérie Forgues

Julia Kerninon

LIV MARIA

Annika Parance, Montréal, 2020, 205 p. ; 25 \$

L'auteure, Française dans la jeune trentaine et docteure en littérature américaine, est considérée comme l'une des romancières les plus prometteuses de sa génération. Ses précédents livres ont séduit son lectorat et gagné des prix. Elle consacre ce cinquième roman à la chaîne des événements qui ont tissé le destin de Liv Maria.



Liv pour « vie », en norvégien, et Maria, nom de la madone qui protège de la noyade, selon la tradition de l'île bretonne où naît la petite fille en 1970. Car ses père et mère sont respectivement Norvégien, Thure Christensen, et Bretonne, Mado Tonnerre. Fille unique, entourée d'adultes aimants dont un père qui lui transmet son goût de la lecture et des oncles qui l'emmènent à la

pêche, Liv Maria reçoit toutefois une éducation rudimentaire de sa mère, plutôt taiseuse. Qu'à cela ne tienne, la fille Christensen croît en harmonie avec la vie de la petite île et apparaît douée pour le bonheur. Elle l'ignore encore, mais le silence appris de sa mère lui sera un précieux adjutant lorsqu'elle fera un secret de son apprentissage de l'amour, l'été de ses dix-sept ans, à Berlin, où ses parents l'avaient envoyée pour y suivre des cours d'anglais.

L'histoire est à peine plus développée qu'un scénario. Les chapitres sont brefs. Le style concis, épuré, sait se faire suggestif tout en créant une atmosphère de sérénité. Le lecteur suit avec curiosité et même admiration l'aventureuse jeune femme de dix-neuf ans qui se retrouve en Amérique du Sud à exercer avec succès des métiers pour lesquels elle n'était pourtant pas préparée et s'étonne de la voir multiplier les amants. Après neuf ans de ce régime, elle a la sensation d'être devenue une « femme un peu morte à l'intérieur ». Jusqu'à ce qu'elle rencontre au Chili le jeune Irlandais Flynn, avec qui elle a tôt fait de sympathiser. Ils partent ensemble au Guatemala où Liv se rendra bientôt compte

qu'elle est enceinte. Amoureux et fous de joie, ils se marient et décident de rentrer en Europe, au pays de Flynn. Une découverte déconcertante y attend Liv. La partagera-t-elle avec son amoureux et sa famille ? Liv choisit le silence, elle vivra avec son secret. « Chaque jour passé avait alourdi sa faute. » Le lecteur, lui, sait, et est en mesure de construire une autre histoire en pensant aux conséquences possibles de dire ou de taire, d'où un suspense jusqu'à la fin qui reste ouverte.

Des réflexions – sur la réalité et les apparences, sur le mensonge, sur ce que l'on croit dire ou taire, sur l'amour et la maternité – contribuent au portrait de la jeune femme, au centre duquel apparaissent son amour des livres et sa fascination pour le pouvoir des mots. « C'était pour elle l'essence même de l'amour – la possibilité de s'atteindre avec les mots, de s'expliquer, de se comprendre. » Mais que faire quand les mots restent pris dans la gorge ?

Le style épuré, la langue précise de *Liv Maria*, en plus de son histoire captivante, laissent l'impression d'une belle découverte pour qui lirait une œuvre de Julia Kerninon pour la première fois.

Pierrette Boivin

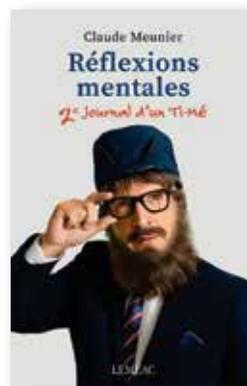
Claude Meunier

RÉFLEXIONS MENTALES

2^e journal d'un Ti-Mé

Leméac, Montréal, 2020, 196 p. ; 19,95 \$

Peut-être l'alter ego de l'auteur lorsqu'il ne veut pas devenir trop sérieux, le personnage de Ti-Mé ne dit que des sottises. Pour notre plus grand bonheur ! Comment pourrait-il en être autrement face à un monde absurde ? Comment l'absurde peut-il répondre logiquement à l'absurdité qui nous entoure ?



Le présent recueil est une suite du *Journal d'un Ti-Mé*, paru en 2000 chez le même éditeur. Les textes prennent différentes formes : capsules, petits sketches, listes d'épicerie, entrevues imaginées et loufoques qui se muent en dialogues de sourds... Un peu comme si Ti-Mé devait affronter ses juges. Presque tous les personnages de *La Petite vie* ont ici droit à quelques répliques imprévisibles ou à quelques tirades inédites : Mo-

man, Rod, Thérèse, Caro, Creton, Pogo, Rénaud. Comme on le sait, Ti-Mé a une opinion bien tranchée sur tout, y compris sur des sujets brûlants comme l'environnement, les religions, le sexe, le transsexualisme ou encore la mort. Les calembours

surabondent dans cet univers insensé, transposé dans de fausses entrevues; ainsi, lorsqu'on demande à Ti-Mé s'il est « climato-sceptique », celui-ci répond d'emblée qu'il serait plutôt « clamato-sceptique », car il ne croit pas que le Clamato soit indispensable dans la recette du Bloody Mary! Et on y trouve même quelques pages sur la COVID, « cette invitée du destin » qui provoquerait la « distanciation conjugale »!

Le ton de ce 2^e journal oscille entre le cocasse et le burlesque, mais certains passages semblent soudainement plus recherchés et créent une rupture de ton, comme cette phrase attribuée à Creton, conjuguée au passé simple: « Nous devînmes rapidement champions en télékinésie ». Mais est-ce que l'on rit en lisant ce livre? C'est plutôt comme lorsqu'on lit le texte d'une pièce de théâtre: il y manque le jeu et les intonations des interprètes. Mais ceux, nombreux, qui appréciaient l'univers de *La Petite vie* reconnaîtront ici la plume de l'auteur.

Claude Meunier occupe une place à part dans l'histoire de l'humour au Québec; il a révolutionné les manières de faire rire. À la fin des années 1970, à l'époque du trio humoristique Paul et Paul, les sketches de Claude Meunier faisaient hurler de rire des auditoires de cégépiens médusés par son style absurde, alors totalement nouveau. Il serait temps d'évaluer et d'étudier sérieusement la cohérence de son œuvre et les rouages de son humour, mais aussi de revaloriser ses tentatives pour échapper à son registre, par exemple par sa pièce mi-amère *Monogamy* (coécrite avec Louis Saia en 1982), dont il faudrait publier le texte sous forme de livre, ou encore de revoir son long métrage dramatique, *Le grand départ* (2009). L'ACFAS lui a consacré un colloque savant tenu à l'Université McGill (les actes sont parus sous la direction d'André Smith: *Claude Meunier, dramaturge*, VLB, 1992).

Yves Laberge

Sous la dir. de Sophie-Anne Landry et Mattia Scarpulla

ÉPIDERMES

Tête première, Montréal, 2021, 273 p. ; 26,95 \$

Une idée prometteuse que celle de la direction bicéphale: inviter des auteurs à écrire sur le corps, signe sensible de notre présence au monde. Le corps tel que perçu par soi et par les autres, avec ses sensations et ses transformations. Douze auteurs se sont joints aux responsables du projet.

Lauréats de prix littéraires pour plusieurs, ils sont professeurs, doctorants, journalistes, directeurs de maison d'édition ou de collection. Leur point de rencontre semble être le Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université Laval et sa revue en ligne, *Le crachoir de Flaubert*, qui se consacre à la réflexion sur la création en milieu universitaire.

Le désir de sortir des sentiers battus propre aux créateurs se manifeste ici par la liberté de forme et de tonalité. La première nouvelle nous situe d'emblée dans la ligne de la maison d'édition Tête première, qui publie des textes coup de poing.



Fanie Demeule s'est inspirée pour « Wake » de la chanson traditionnelle irlandaise « Finnegan's Wake ». En voyage à vélo en Irlande, la narratrice se retrouve par hasard dans l'ambiance macabre et orgiaque de la veillée du corps d'un ivrogne. Elle sera témoin d'un phénomène fantastique. Changement d'ambiance avec « Pauvres baby dolls » de Stéphane Ledien, qui se passe dans une maison close où le narrateur a « commandé » trois femmes selon des critères

bien précis. Nous assistons à la montée de sa violence, à une chute qui laisse entrevoir de drôles d'éventualités en raison des progrès de l'intelligence artificielle. Provoquant des haut-le-cœur, et un dégoût d'une autre sorte, « La femme au pipeau » d'Anne Peyrouse se passe dans un hôpital psychiatrique et dans la rue avec des sans-abris, auprès de qui intervient la narratrice. Ses protégés ont des comportements inquiétants ou ils sont repoussants, sales, puants, dégoûtants. Malgré tout, elle les étreint, allant jusqu'à masturber l'un d'eux, par empathie et par compassion. Ailleurs (« Effet Ambre », de Sophie-Anne Landry), le doute puis la peur gagnent la narratrice écolo, qui vient d'emménager dans une maison isolée d'un village reculé, quand elle reçoit une invitation à servir de modèle à un taxidermiste qui se dit artiste de la conservation des corps. Nicholas Giguère, lui, amorce son poème narratif, « Bourrellets », avec une volée de jurons. L'obésité, c'est tout ce qu'autrui perçoit du narrateur qui déverse son amertume et sa colère en revisitant des épisodes de sa vie.

La diversité se manifeste encore avec « Monument » d'Ariane Gélinas et « La bien-aimée et le mal lavé » de Miruna Tarcau. Dans ces deux cas, l'étonnement provient du choix du narrateur. D'abord un vieux pont fermé à la circulation automobile qui attribue sa conscience à l'une de ses habitantes, l'acrobate Éloïse. Puis, dans la nouvelle suivante, JE s'avère être une chatte qui se venge en attaquant avec férocité le compagnon de sa maîtresse. L'aspect exploratoire, pensons-nous, du recueil collectif *Épidermes* tient également aux poèmes en prose d'Anne-Marie Desmeules intercalés entre chacun des textes et au long poème narratif de Natalie Fontalvo, « toi & les tiennes », poèmes qui nous ont paru hermétiques.

Les autres textes empruntent une voie plus réaliste et reflètent des préoccupations actuelles. « Ecchymose » d'Alex Thibodeau aborde le thème du désir, du contrôle et de la violence entre amoureux, alors qu'Alain Beaulieu traite du couple désassorti, de l'amour non partagé et de la maladie (« Dans le pli de mon ventre »). Mattia Scarpulla (« Respirez doucement »), pour sa part, met en opposition, en usant d'un soupçon d'ironie, deux couples amis. Jung et Marie-Pier sont tournés vers le

travail humanitaire et le bien-être intérieur malgré leur lourd handicap respectif, conséquence de l'explosion d'une mine en Afrique, où ils ont vécu. Ils sont reçus chez le narrateur aux valeurs plus terre à terre et sa conjointe Djamilia. Ces derniers se déchirent, leur couple est sur le point d'éclater. Le thème du handicap revient dans « Gains », nouvelle touchante de Marie-Ève Muller. La narratrice de 23 ans inscrite dans une école de danse devient subitement sourde. Nous assistons à son travail d'adaptation à un implant cochléaire. Enfin, dans la nouvelle de Jean-Paul Beaumier, « Même heure la semaine prochaine », le narrateur raconte avec un brin d'humour ses visites hebdomadaires chez l'ostéopathe pour des douleurs au dos. Parallèlement, il se rend auprès de son ami cloué à un lit d'hôpital par une maladie létale et qui souffre d'intenses douleurs dont seule la mort peut le délivrer.

Épidermes porte l'empreinte de la diversité avec ses quatorze auteurs dont plusieurs sont venus d'ailleurs. Diversité également par l'accessibilité plus ou moins grande des textes qui le composent, de même que par la liberté des formes et des tonalités. Cet ouvrage collectif témoigne en quelque sorte d'un état de la recherche en création littéraire. L'emploi d'une écriture inclusive par la codirectrice et le codirecteur dans leur avant-propos participe de cette intention d'innover.

Pierrette Boivin

Rick Mofina

CHUTE LIBRE

Alire, Lévis, 2021, 408 p. ; 27,95 \$

Alors qu'il approche de l'aéroport LaGuardia, un avion de ligne bascule soudainement de part et d'autre, sans raison apparente, malmenant les passagers au point d'en blesser plusieurs. Et voilà que, quelques jours plus tard, un autre appareil échappe au contrôle de ses pilotes de façon imprévisible.



La journaliste Kate Page, de l'agence de presse Newslead, est témoin du premier de ces drames lorsque, par l'intermédiaire d'un scanneur de fréquences d'urgence de son agence, elle entend la conversation entre la cabine de pilotage de l'appareil et le Centre de New York. Bien que l'échange soit entrecoupé de grésillements, elle parvient à saisir que l'avion n'a pas été bousculé en raison de turbulences, mais plutôt à cause d'une probable

défaillance du système. Sa curiosité professionnelle se trouvant éveillée, elle cherche à obtenir plus d'informations auprès

des diverses autorités chargées d'assurer la sécurité aérienne et auprès de ses contacts, au FBI par exemple. Les soupçons s'orientent d'abord vers une erreur de pilotage, ce qui ferait l'affaire de plusieurs. Mais la journaliste reçoit un message d'un certain Zarathoustra qui affirme avoir pris le contrôle de l'appareil et provoqué l'incident. La chose étant considérée comme impossible, cette revendication est écartée du revers de la main par les autorités.

Pourtant, quelques jours plus tard, un autre événement, plus grave encore, frappe un avion sur le point de se poser à l'aéroport Londres Heathrow. Cette fois aussi, les pilotes ont perdu le contrôle de leur appareil, qui s'est littéralement écrasé à l'atterrissage, avec comme résultat plusieurs morts et blessés. Et quelqu'un revendique également la responsabilité de la catastrophe.

Kate Page se lance sur la piste du ou des mystérieux personnages se cachant sous le pseudonyme de Zarathoustra. Peu à peu, malgré les embûches semées par des collègues de son agence et l'incrédulité manifestée par les responsables de la sécurité, elle finira par lever le voile sur le mystère. Mais bien des surprises et des émotions l'attendent en cours de route...

Chute libre, un thriller captivant, est le quatrième volet de la série « Kate Page » publiée chez Alire. Chaque ouvrage de la série peut très bien se lire indépendamment des autres.

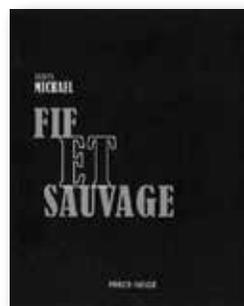
Gaétan Bélanger

Shayne Michael

FIF ET SAUVAGE

Perce-neige, Moncton, 2020, 71 p. ; 20 \$

Si le titre se veut provocateur, le recueil, lui, offre beaucoup plus : il est complexe et mesuré, tout en exprimant une recherche de l'harmonie et de l'acceptation de l'autre. Michael propose une réflexion sur l'homme et pas seulement sur le fait qu'il est lui-même homosexuel et membre de la Première Nation malécite, dont la réserve est située dans le Madawaska.



Michael tente avec un certain succès de faire face à sa vie en évoquant l'intimidation et le racisme dont il a été victime : « Je suis Malécite / Sans jeu de mots / Et ça fait mal avec le temps ». Ce court recueil se divise en trois parties : « Mère(s) », « Méduse » et « Boisé sucré ».

« Mère(s) » revient sur sa jeunesse d'une façon presque tendre. Toutefois, les mots sont durs, les faits aussi : « Je suis de nature empoisonnée / Je vis dans ce qui m'habite / L'incertitude » et plus loin quand il parle de la honte d'être ce qu'il est. En arrière-plan, son peuple : « La langue disparaît / Comme

le territoire ». Sa mère représente l'espoir et sa grand-mère, le passé ; les deux éléments constitutifs de son cheminement.

« Méduse » s'ouvre avec le poème « Médusé ». Une mère s'adresse à son enfant dont on ne sait pas s'il s'agit d'une fille ou d'un garçon : les accords des mots sont tour à tour féminins et masculins. Ambiguïté et surtout conseil : « Tu dois apprendre à voler ». Les autres textes relatent les difficultés qui naissent, bien malgré l'auteur, de son origine ethnique et de son homosexualité : « Se faire traiter de crisse de gros fif sauvage ». Alors il faut « se battre », faire face.

« Boisé sucré » plonge dans ses peurs. Il s'adresse à un autre qui pourrait être son amant, mais qui, par instants, pourrait bien être lui. Il se cherche, mais persiste : « C'est risqué d'être / Autochtone / Homosexuel / Soi / Imprévisible ». Il lui faut s'accepter. Le poème qui clôt le recueil, « L'abri », respire l'espoir. Il invite son interlocuteur, sans doute son amant, mais cela n'est pas clairement exprimé ; il lui présente les arbres, la rivière, le canot, le wigwam, les traditions et termine par un clin d'œil : « Tu ne payeras jamais de taxes en moi / Relaxe / Tout va bien se passer / Selfie ».

Un recueil simple et sans fard qui nous invite à réfléchir à la situation des Autochtones et de toutes les minorités opprimées. Ce premier recueil d'un jeune poète s'inscrit dans une démarche d'animation menée par le poète Sébastien Bérubé auprès des jeunes de la communauté malécite du Madawaska.

David Lonergan

Philippe Besson

LE DERNIER ENFANT

Julliard, Paris, 2021, 206 p. ; 29,95 \$

Auteur prolifique maintes fois primé, Philippe Besson lève cette fois le voile, avec *Le dernier enfant*, sur le syndrome du nid vide. Bien construit, sans véritable temps mort, le roman se lit aisément, non sans un certain plaisir. Mais une fois la lecture terminée, le lecteur ressent à son tour un certain vide.

Anne-Marie et Patrick, couple sans histoires, habitent un pavillon de banlieue et travaillent tous deux dans un magasin à grande surface. Ils ont eu trois enfants, le troisième arrivé sur le tard pour les raisons que l'on devine. Théo n'en est pas moins aimé et chéri par sa mère, qui se sent à nouveau



pleinement vivre, renouant avec le sentiment de plénitude et d'épanouissement que son emploi de caissière ne peut lui apporter. Lorsque survient l'inévitable départ du petit dernier, son monde vacille. Le roman débute au moment où Anne-Marie prépare une dernière fois le petit déjeuner de Théo, tout juste sorti de l'adolescence, beau et insouciant comme le sont les jeunes à cet âge. Il quitte le foyer familial pour se rapprocher du collège

où il compte poursuivre ses études et, bien entendu, voler de ses propres ailes. Anne-Marie devrait être fière, lui dit son amie Françoise, qu'il n'ait rien d'un Tanguy. Mais Anne-Marie demeure sourde et aveugle aux remarques de son amie et de ses deux autres enfants, qui ne voient dans le départ de Théo que pure normalité. Le moment venu, Anne-Marie doit se résigner à emballer les derniers objets de première nécessité, à masquer sa peine et à veiller à ce que Théo ne manque de rien. Tous trois s'entassent dans la Kangoo qu'a pu emprunter Patrick pour aider Théo à s'installer dans son studio, minuscule aux yeux d'Anne-Marie et bien conçu aux yeux de Patrick, à quelque 40 kilomètres du foyer familial. Théo pourra revenir à la maison aussi souvent qu'il le désire.

Construit comme une succession de huis clos (le dernier déjeuner, le trajet en voiture entre le foyer familial et le studio, l'aménagement du studio, le repas au restaurant avant de se laisser, le retour en voiture, la recherche de consolation auprès des autres enfants du couple et de la voisine, la confrontation entre les époux qui se retrouvent seuls), le roman expose le désarroi d'Anne-Marie et, de façon plus discrète, plus retenue, celui de Patrick. Les gestes et les paroles retenus, les sentiments convenus qui découlent de l'inévitable détachement auquel les parents ont un jour ou l'autre à faire face lorsqu'ils voient partir leur dernier enfant finissent par émousser l'intérêt. Bref, un roman empreint de bons sentiments, porté par un regard juste et sensible, mais exempt d'une tension dramatique qui aurait rendu la finale crédible.

Jean-Paul Beaumier

Un espace promotionnel dans *Nuit blanche* ?

Pour obtenir notre trousse média : sleclerc@nuitblanche.com | 1 833 619-7743